


THÉÂTRE NATIONAL DE MARSEILLE
DIRECTION Macha Makeïeff
SAISON 21/22



33

18 > 20
JANVIER

THÉÂTRE
CRÉATION
2021

Danse «Delhi»

Pièce en sept pièces de **Ivan Viripaev**
Mise en scène **Gaëlle Hermant**,
Cie DET KAIZEN

COPRODUCTION LA CRIÉE

Danse «Delhi»

Pièce en sept pièces de **Ivan Viripaev**
Mise en scène **Gaëlle Hermant, Cie DET KAIZEN**

TARIF B DE 9 À 25€ – PETIT THÉÂTRE – MAR 20H, MER 19H, JEU 20H – DURÉE 2H

Avec
Christine Brücher, Manon Clavel, Jules Garreau, Kyra Krasniansky, Marie Kauffmann, Laurence Roy
et la musicienne
Viviane Héлары

Création musicale **Viviane Héлары** Dramaturgie
Olivia Barron Scénographie **Margot Clavières**
Lumière, régie générale et participation aux décors
Benoit Laurent Régisseur son **William Leveugle**
Costumes **Noé Quilichini** Administration /
Diffusion **Salomé Magniez** Traduction française
Tania Moguilevskaia et **Gilles Morel**

Les traductions des textes d'Ivan Viripaev sont publiées aux Éditions Les Solitaires Intempestifs - Besançon

Production Cie DET KAIZEN **Coproduction** Théâtre Gérard Philipe - Centre Dramatique National de Saint-Denis, La Criée - Théâtre national de Marseille, Compagnie associée au Théâtre Eurydice - ESAT de Plaisir **Avec le soutien** du Ministère de la Culture - DRAC Ile-de-France (aide à la création) ; de la Région Ile-de-France (aide à la création en fonctionnement), de la SPEDIDAM, et du CENTQUATRE-PARIS **Avec la participation artistique** du Jeune théâtre national **Avec le soutien** de L'École de la Comédie de Saint-Étienne / DIESE # Auvergne Rhône-Alpes

Entre mélodrame et comédie satirique, Ivan Viripaev, célèbre auteur russe contemporain, imagine une œuvre déclinée en courtes séquences, partition musicale où se rejoue en sept variations notre rapport à la mort et tout ce qu'elle fait surgir dans le comportement humain.

Danse « Delhi »

Pièce en sept pièces

Album en sept variations

Dans ce salon réservé aux familles d'un hôpital de quartier, entre l'annonce de la mort et la signature de l'acte de décès, six personnages rient, aiment, se trahissent, se disputent et se réconcilient. Les vies se racontent par fragments, se décalent, se colorent à chaque variation. Un morceau de musique live ouvre chaque pièce et insuffle une tonalité, un rythme, une couleur. Album en sept volets, *Danse « Delhi »* déploie une partition musicale aux variations infimes mais permanentes. Les contradictions de notre rapport au monde, les non-dits et les peurs sont au centre de cette comédie. À l'annonce de la mort, le temps se suspend, la parole se libère révélant le meilleur et le pire, provoquant le rire ou l'émotion. Au tragique, Ivan Viripaev privilégie l'humour, cette élégance du désespoir, qui selon lui, est « une perche tendue à l'humanité ».

*« L'humour, c'est tout ce que nous avons,
c'est une perche tendue à l'humanité. »*

Ivan Viripaev, entretien réalisé
à Moscou le 9 mai 2010,
traduction Tania Moguilevskaia et Gilles Morel

Résumé de la pièce

Sept pièces

Partitions musicales en sept variations sur un même thème

Un espace unique : un salon réservé aux familles dans un hôpital de jour.

Dans chaque pièce il y a une légère variation de l'espace.

Comme si nous entrions par une autre porte dans un autre espace temps.

Six personnages traversent les sept pièces.

Catherine

La femme âgée

Une infirmière

Andrei

La mère

Olga

On pourrait croire à une linéarité, il n'y en a aucune.

Il y a toujours quelqu'un qui meurt.

Il y a toujours un acte de décès.

Ils meurent tous une fois.

Sauf l'infirmière. Figure de compassion et porteuse d'un discours utopique ?

Amour et mort, rivalités, admirations et désaccords.

Nous sommes à des moments de bascule, de rupture, dans la vie de ces personnages.

Un dialogue identique au cœur de chaque pièce revient sans cesse, comme une rengaine.

La danse Delhi traverse toutes les pièces et marque tous ceux qui l'ont approchée.

Le public travaille et empile au fur et à mesure les informations sur chaque personnage.

Les comédiens saluent à chaque fin de pièce.

Nous sommes dans des vies parallèles.

Nous assistons à des fragments de vies.

Nous sommes dans un puzzle.

Comment appréhende-t-on la mort ?

Comment réagit-on face à la mort ?

Comment faire face à la douleur ?

Comment faire face à l'amour ? Au choix ?

Nous sommes dans une comédie satyrique.

Nous sommes dans un mélodrame.

Nous sommes dans un vaudeville.

Nous sommes dans une histoire qui contient le monde.

Nous sommes dans un mouvement.

Génèse du projet

Gaëlle Hermant, avril 2019

A l'origine de chaque création je continue de creuser le sillon de mes obsessions autour des thématiques qui me sont chères : les difficultés de communication entre les êtres, la frontière si fragile entre l'inclusion et l'exclusion dans notre société, la marginalité, la folie, l'altérité et la solitude qui se jouent dans un monde ultra connecté. Pratiquant la musique depuis toujours, je cherche à chaque spectacle, la relation spécifique qui unit un texte à la musique.

Née dans une famille de médecins, j'ai toujours entendu parler des patients, de leurs trajectoires marquées par la souffrance et l'espoir, la détermination ou la résignation, la guérison ou la mort. J'ai souvent mesuré le rôle profondément empathique que jouent les soignants dans l'accompagnement des patients et des familles, là où la parole offre un soutien essentiel. A mes yeux, l'hôpital s'offre comme un microcosme de toutes les complexités sociales et humaines, mêlant la violence à une humanité inouïe. Je crois que c'est par ce prisme que j'ai commencé à apprendre mon métier. Observer, entendre des histoires où l'être humain est comme mis à nu face à quelque chose de plus grand que lui. Ces moments de vérité comme des moments de suspensions dans nos vies. Je porte en moi ces histoires. Avec *Danse « Delhi »*, je veux creuser cette question de l'altérité, parler de notre rapport à la mort, du refoulement, de la compassion et de nos prises de conscience. Car si la maladie et la mort bouleversent l'individu, elles peuvent aussi libérer la parole, et conduire à une métamorphose.

« Dans toutes mes pièces, je travaille très précisément le rythme. Il faut lire mes textes comme de la poésie, toutes les tentatives de les raconter en violant le rythme proposé se sont toujours soldées par un échec. [...] Je me répète à moi-même que je suis en train d'écrire non pas un texte, mais une partition musicale. »

Ivan Viripaev

Les thématiques

Une pièce existentielle, entre le rire et la mort

Danse « Delhi » invite à une réflexion sur notre rapport à la mort, à la souffrance, à la culpabilité, vers le chemin de la liberté. Qu'est-ce qui fait obstacle à l'empathie et à la communication dans un monde ultra-connecté, où la rapidité et l'efficacité priment ?

Aujourd'hui, notre paysage mental est saturé par les informations, le bruit, la vitesse. L'image est omniprésente, l'actualité permanente.

Quelle valeur a notre douleur dans un monde aseptisé, où le trop-plein d'informations est susceptible de nous avaler, de créer un enfermement sur soi au risque de nous anesthésier, de ne plus être en capacité de ressentir ni soi, ni le monde qui nous entoure ?

Notre compréhension de l'autre se fragilise, s'étiole, noyée dans ce flot d'informations qui crée une distance, un sentiment d'étrangeté. Comme l'écrit le philosophe G. Agamben, « l'homme moderne rentre chez lui le soir épuisé par un fatras d'évènement – divertissants ou ennuyeux, insolites ou ordinaires, agréables ou atroces - sans qu'aucun d'eux se soit mué en expérience. C'est bien cette impossibilité ou nous sommes de la traduire en expérience qui rend notre vie quotidienne insupportable, plus qu'elle ne l'a jamais été ». Ainsi, notre langage devient bavardage, ponctué par un discours qui croit tout dire, « sans marge et sans frontière » remarque Agamben. Les réponses que nous émettons deviennent alors des logorrhées ou des interjections émotionnelles. Nous devenons répétitifs, murés dans nos petites certitudes. La peur du jugement envahit nos réactions. Dans ce monde qui file à toute allure, il faut oser faire l'expérience du vivant et de soi, oser suspendre le temps pour comprendre l'autre, la situation et ses propres émotions. Dans ce huis-clos qu'offre *Danse « Delhi »*, la situation se répète sept fois comme pour en saisir toute la complexité, la variation régit l'action. Ivan Viripaev plonge ses personnages à l'apogée d'une douleur qui a valeur d'initiation, ouvrant à l'introspection. Chacun fait face à la mort d'un proche. De là, on assiste aux décharges émotionnelles puis à la prise de conscience de sensations profondément intimes, refoulées.

Par son écriture qui dissèque le réel au scalpel, Viripaev dévoile une société et ses non-dits, ses malaises. La pièce est construite comme un tourbillon, un laboratoire permettant de sonder les âmes.

EXTRAIT PIÈCE N°6 ET AU DÉBUT ET À LA FIN

ANDREÏ – *J'ai vendu ma voiture, à cause de ces foutus bouchons. Il est devenu impossible de circuler en ville. Tu mets deux heures pour aller de la maison jusqu'au travail, alors qu'en métro, je ne mets qu'une demi-heure, de la porte de mon appartement à la porte de l'institut. Je prends le métro, je lis la publicité, collée sur les murs et sur les vitres du train. J'apprends qu'il existe de formidables nouveaux aspirateurs, j'apprends qu'il est possible d'acheter un appartement à crédit, j'apprends qu'il existe des pays touristiques, (...) Je descends sous terre, là-bas aussi il y a de la vie. (...) Je descends sous terre. J'ai moi-même choisi cette voie pour moi. J'ai vendu ma voiture à cause des bouchons. J'ai décidé de descendre sous terre, parce que comme ça, ça va plus vite. Je descends sous terre...Je descends sous terre...Je ne me souviens plus de quoi je voulais parler...*

EXTRAIT PIÈCE N°2 À L'INTÉRIEUR DE LA DANSE

ANDREÏ – *Je t'ai menti, Katia. J'ai menti tout le temps, du début à la fin. J'ai tout simplement eu la trouille. J'avais tout simplement peur de ce qui pouvait suivre. J'ai eu peur de la responsabilité. Je suis habitué à considérer que tout ne tient qu'à moi, tout ce qu'il y a autour, tout le monde terrestre. J'ai toujours l'impression de tout contrôler. Je pense à ce que vont devenir ma femme, mes enfants, je suis sûr qu'ils ne survivront pas sans moi, j'ai un complexe d'hyperpuissance. Katia, parce que j'ai la trouille. Je suis un trouillard, Katia. Et je t'ai trompée parce que je t'aime. Ça fait longtemps que je t'ai à l'intérieur de moi, mais je n'osais pas te le dire. Le sentiment de responsabilité m'en empêchait. J'ai décidé de te mentir, mais quand j'ai su que ta mère était décédée, j'ai pensé qu'en ce moment tu éprouvais beaucoup trop de malheur et pas une goutte de joie. Je veux t'offrir notre joie, celle que nous avons méritée tous les deux. Je ne peux plus vivre dans mon propre égoïsme et par peur de mentir à moi et aux autres. Je suis noyé dans mes manies et dans le mensonge. Je t'aime.*

Andreï est une véritable figure de cet homme moderne submergé par le trop-plein d'informations permanentes, empli du sentiment de devoir être toujours plus performant, soumis à la pression d'aller toujours plus vite et de faire toujours mieux, être plus efficace. La mort de la mère de Katia est comme un électrochoc pour Andreï, sur son état et ce sur quoi il fermait les yeux. A-t-on besoin aujourd'hui de choc émotionnel si fort pour arrêter cet espace temps de rapidité ? Est-ce néfaste à notre rapport à l'autre ?

Des corps en mouvement, une danse insondable

INFIRMIÈRE – « ... Elle a commencé à transformer cette douleur en une danse sublime et à libérer toute cette douleur. Elle a créé une danse sublime et enchanteresse nommée « Delhi ». (Extrait de la Pièce n°7)

La danse « Delhi » est la création d'un des personnages de la pièce, Catherine, une danseuse du Ballet de l'Opéra, qui, au retour d'un voyage en Inde, frappée par la souffrance et la misère qu'elle a observée dans ce pays, quitte la troupe et crée sa danse qui la rendra célèbre. Cette danse occupe les consciences, obsède ses proches, son amant, sa mère. Tous en ont été les témoins, les spectateurs subjugués. Tous ont été séduits, hypnotisés, happés ou dérangés par les mouvements de cette danse. Cette danse « Delhi », on ne la voit jamais. Ivan Viripaev choisit de ne pas la représenter dans sa pièce, mais on se l'imagine d'autant plus. Endroit de catharsis voilé au public, la danse se joue entre les mots, par le langage qui ne dit pas tout, par les corps des acteurs. Elle nous est ainsi rapportée par tous les personnages comme le souvenir d'un moment extraordinaire sur lequel il est difficile de mettre des mots tant ils ont été traversés par une sensation plus grande qu'eux. Pour certains, ce spectacle fut un bouleversement intime, pour d'autres, un abandon de soi, une thérapie de la douleur, une plongée dans la compassion infinie :

LA FEMME ÂGÉE – ... Ce jour là j'ai compris ce qu'est la danse. En quoi réside son fond, son sens. J'ai compris que tout ce qui nous entoure, est danse. Que nous sommes tous des danseurs qui tourment dans cette danse...Je suis danseur. Je suis la danse. Je suis la fin de la danse. (Extrait de la Pièce n°3)

ANDREÏ – ... hymne à la laideur et à la tragédie humaine. C'est une danse qui dit au monde que l'horreur et la douleur n'existent pas, et que n'existe que la beauté de la danse. Que tout est danse. (Extrait de la Pièce n°4)

Pour d'autres, cette danse qui est une célébration de la douleur provoque le dégoût. La mère de Catherine, notamment, s'indigne de voir comment sa fille s'est inspirée du malheur des autres pour créer, devenir célèbre :

LA MÈRE – Tu deviens célèbre en chantant le malheur des autres. Tu dances et tu reçois la gloire, mais ceux que tu dances, meurent de misère et de maladie. Tu deviens heureuse en montrant les malheurs des autres. (Extrait de la Pièce n°3)

Dans une mise en abyme de sa propre pièce, Ivan Viripaev questionne avec la danse « Delhi » la place de l'Art, la représentation de l'innommable et l'expérience faite par chaque spectateur.

« On trouve dans cette pièce un jeu de genre, une construction résolument postmoderniste. La pièce n'appartient pas au théâtre psychologique, c'est un texte qui n'est pas à jouer mais à "interpréter" à la manière d'une partition musicale. »

Ivan Viripaev

Les préméditations poétiques de mise en scène et création musicale

Danse « Delhi » a pour sous-titre « Une pièce en sept pièces ».

Ivan Viripaev structure ses sept courtes pièces par la répétition de didascalies identiques, qui ouvrent et clôturent chacune d'elles. Ainsi à l'ouverture, « *le rideau s'ouvre* », puis à chaque fin, « *le rideau se ferme. Les acteurs entrent en avant-scène et saluent le public* », jetant le trouble.

Tout comme les poupées russes, les pièces se déclinent les unes après les autres, se décalent, s'entremêlent pour devenir le terrain de jeu commun des acteurs et spectateurs. Il n'y a aucune linéarité. La dramaturgie interroge l'essence même de l'événement : « Et si cet événement n'avait pas eu lieu à ce moment là, que se serait-il passé... » L'écriture ouvre ainsi le jeu des possibles. Entre réalité et illusion, au fur et à mesure des levers de rideaux, c'est comme un rubik's cube qui se met en place. Un détail dans l'espace change et nous fait basculer dans un autre espace temps. Nous entrons dans un autre lieu, dans une autre vie.

Le trouble est là, on reconnaît sans reconnaître, la situation diffère, les personnages restent les mêmes mais semblent apparaître dans des vies décalées. Le passé est mouvant, le présent varie, les prises de conscience construisent le futur. Le spectateur est tout d'abord troublé puis il comprend, repère la variation, s'amuse des déclinaisons. Chaque début de pièce porte en elle son propre suspens : quel personnage va entrer en scène ? Qui va mourir ? Qui va en être bouleversé ? Quel va être l'aveu central ? Comment vont se révéler les haines, l'Amour, les rivalités, l'admiration ? Au fur et à mesure, nous en apprenons toujours plus sur ces personnages, leurs humanités fragiles se densifient, déclinées à l'infini.

Pour faire apparaître ce jeu de poupées russes, je souhaite mettre en jeu l'ensemble du plateau pour sublimer ces variations : les acteurs, la musique, la scénographie et la lumière.

Le jeu d'acteur, une enquête intime

*« On ne s'expose pas sans risque aux confidences
comme à certaines radiations » Jean Echenoz*

Dans *Danse « Dehli »*, l'humour sous-tend toutes les situations, la rupture est de règle. Le texte, drôle et tragique, mêle des registres antinomiques. Il déploie une philosophie du rire et de l'étrangeté proche de la comédie satyrique.

L'enjeu pour les comédiennes et le comédien est de saisir intimement les mouvements de pensées qui animent leurs personnages dans chaque pièce mais aussi à travers l'ensemble. Cette dramaturgie à tiroirs nécessite une cartographie précise du personnage, proche de l'enquête. A chaque démarrage de pièce, il faut que chaque acteur sache d'où il démarre, quel est l'enjeu, son rapport aux autres, au passé. Une fois toutes les cartes en mains, il faut creuser chaque situation car la parole révèle ces endroits de rupture psychologique où le mouvement émotionnel devient le premier moteur de l'action. Si le mouvement devient rythmique pour l'acteur et donc sensitif, il ne pourra qu'être au présent. La musique permettra aussi d'être au cœur d'un mouvement plus instinctif. Improvisations musicales en répétition comme un appui émotionnel, nous nous amuserons à superposer musique et texte, puis à enlever l'un ou l'autre et laisser les corps nous raconter l'histoire. La musique deviendra à son tour un réel partenaire de jeu, au cœur de l'espace.

«Parfois, dans les textes de Viripaev, la logique du développement de la pensée est musicale, et non linéaire. Elle ne suit pas les modèles classiques de la compréhension. Dans ces flux de paroles très souvent, le sens se déploie comme un thème musical. Les motifs reviennent sous la forme d'images, et ces récurrences construisent peu à peu une sorte de code de compréhension. Mais, parfois, il agit sur toi plus comme une vibration que comme un sens.» Galin Stoev..

« On trouve dans cette pièce un jeu de genre, une construction résolument post-moderniste. La pièce n'appartient pas au théâtre psychologique, c'est un texte qui n'est pas à jouer mais à "interpréter" à la manière d'une partition musicale. » Ivan Viriapev

« Parce que je pense que le théâtre est une forme émotionnelle du discours philosophique. Dans un traité, les concepts sont compris, assimilés, au théâtre, ils peuvent être ressentis. » Ivan Viripaev

Texte & musicalité

« Dans toutes mes pièces, je travaille très précisément le rythme. Il faut lire mes textes comme de la poésie, toutes les tentatives de les raconter en violant le rythme proposé se sont toujours soldées par un échec. [...] Je me répète à moi-même que je suis en train d'écrire non pas un texte, mais une partition musicale. » Ivan Viripaev

Une de mes obsessions au sein de la cie DET KAIZEN est la relation qui unit le texte et la musique. Dans ma recherche théâtrale, je considère le texte comme une partition musicale. Pendant les répétitions je parle souvent du mouvement de la pensée, du rythme et de la partition. Je cherche cet endroit de symbiose où la puissance du texte et de l'image combinés à la musique révèle l'intime d'une histoire. Dès la première lecture de Danse « Delhi » j'ai ressenti des mouvements de pensées qui se développent comme des mouvements musicaux, rythmés et puissants. L'écriture se déploie comme une partition, le tempo change, la mélodie aussi. L'acteur devient ici l'interprète d'une langue. Un motif du texte revient à travers toutes les pièces, faisant entendre les mêmes mots. Pourtant, il résonne toujours différemment comme le motif qui se répète lors de la variation en musique.

Danse « Delhi » est construite en sept pièces, comme une partition musicale en sept variations, déployées sur un même thème.

Création live d'un album en sept variations

Avec la musicienne Vivianne Hélyary, nous imaginons l'ensemble du spectacle comme un album de musique joué en live décliné en sept titres. Sept morceaux qui insuffleraient chacun une tonalité, un rythme et une couleur à chaque pièce. L'idée est de mettre en parallèle la musique et la musicalité d'un texte, comment l'un influe sur l'autre. Viviane est multi instrumentiste. Elle boucle une phrase avec son violon alto, la transforme pour lui donner une mélancolie avec ses pédales d'effets, un piano électronique reprend le dessus avec rage et les voix des acteurs sont captées, transformées et mises au coeur d'une création musicale en direct. Les résonances électro-acoustiques participent à l'onirisme, font avancer l'histoire, nous transportent et suspendent le temps entre les pièces.

Variations et recherches musicales

La définition même de la variation en musique nous donne les clés de jeu et de recherche musicale : « Transformation d'une phrase musicale par divers procédés d'écriture qui touchent, séparément ou simultanément, à la mélodie, au rythme, à la mesure, au mode, au ton, à l'harmonie, à la polyphonie, tout en laissant le thème original discernable. »

SEPT TITRES DE PIÈCE / SEPT MORCEAUX QUI CONSTITUENT UNE PHRASE

Nous imaginons avec la musicienne Viviane Hélary l'ensemble du spectacle comme un album de musique joué en live : sept titres de pièce / sept morceaux qui constituent une phrase :

Chaque mouvement / À l'intérieur de la danse / Ressenti par toi / Avec calme et attention / Et à l'intérieur et à l'extérieur / Et au début et à la fin / Au fond et à la surface du sommeil.

A travers Danse « Delhi » j'aimerais que s'ajoute à chaque morceau un instrument ou une voix. Une femme seule, multi-instrumentiste, joue dans les hôpitaux, allégorie de cette société performante où les moyens d'informations et de communications se multiplient mais où la solitude ne fait qu'augmenter. Et parallèlement au fur et à mesure la musique ramène du sens, de l'émotion et un endroit de partage et de communication dont les mots n'ont plus le pouvoir.

Elle commencerait avec un thème et son violon alto puis ajouterait juste une première pédale d'effet comme pour donner les codes : un instrument, un corps, une résonnance qui est bouleversée par l'arrivée d'un autre élément qui va influencer sur lui.

Pendant le passage de la première pièce, elle resterait au plateau avec tous ces instruments (violon alto, violon, organelle, thérémine, guitare électrique, petits instruments percussifs, rhodes, pédales d'effets) comme une chercheuse en laboratoire ou médecin en préparation du bloc, allégorie de toutes ces machines reliées aux patients dans les hôpitaux. Ceux qui ne jouent pas seraient avec elle et enregistreraient des voix, des sons, le bruit de leurs battements de cœur, leur souffle en sortant de scène.

Comme l'annonce le musicologue Jean-Yves Bosseur « la structure musicale devient une sorte de réceptacle pouvant accueillir les divers matériaux que sont les bruits, les sons, les silences, les gestes et les mots » (Jean- Yves Bosseur, John Cage, Paris, Minerve, 2000, p. 36.) John Cage, lui, prétendait que l'une des composantes les plus intéressantes en art était ce facteur d'imprévisibilité où des éléments extérieurs s'intégraient à l'œuvre de manière accidentelle.

Ainsi, certains sons viendraient-ils interagir avec le jeu et certains sons du jeu viendraient être repris pour la création musicale du deuxième morceau. A la fin de la première pièce, deuxième chanson. On reprend le même thème mais il varie avec ce qu'elle vient de construire en direct. Nous écoutons une deuxième chanson qui nous transporte déjà ailleurs, le thème évolue, varie, se transforme, un autre rythme, une autre tonalité nous est donnée et nous voilà partie pour la deuxième pièce. Le but serait donc de construire pendant chaque pièce le morceau d'après tout en gardant ce thème au violon alto donné comme le la du démarrage et d'arriver à la fin à un morceau orchestré (image de la femme orchestre), construit à travers les sept variations et qu'elle jouerait seule.

La scénographie

La fabrique de musique comme cœur battant de l'hôpital.

Avec la scénographe Margot Clavières, nous avons pensé à un décor qui tournera autour de la musicienne.

« Toute proche des familles, derrière une fine cloison, Viviane Héлары donnera le rythme des sensations, elle ponctuera les ressentis, elle apportera l'ambiance, le frisson du sol et des parois pendant l'attente ou les confessions et les grands éclats des nouvelles. Viviane sera derrière une cloison transparente, toute proche des acteurs mais ils ne la voient pas. Seul le public la distingue, elle est l'esprit des lieux. À l'hôpital, nous ne sommes jamais chez nous, nous sommes immergés dans l'espace public pour les moments les plus forts de notre vie. Il y a les machines, le personnel, les médecins, nos ressentis sont vus et sur écoute alors que nous sommes submergés par les nouvelles qui transforment nos vies. »

Margot Clavières

Un espace réaliste et onirique variable comme un rubik's cube

Le spectacle se situe dans un salon réservé aux familles. Au sein de l'hôpital, c'est un lieu d'intimité privé qui n'est pas une salle d'attente. Nous devons chercher le réalisme tout en aimant le décalage de ce lieu particulier. Ici, l'espace se redessine sept fois. Salon pour les familles, laboratoire d'expérience humaine proche du rêve, territoire de réinvention et d'onirisme dans un lieu délimité. Le décor sera mobile, dans l'esprit d'un rubik's cube qui se décale et offre une nouvelle facette pour chaque pièce. Les angles se modifieront lors des interludes pour dessiner toujours de nouveaux lieux pour le jeu. Pièce après pièce, Viripaev modifie les événements qui touchent ses personnages, en parallèle, nous modifieront les lieux de façon plus ou moins perceptible. Lors de chaque début, les acteurs arriveront dans une nouvelle géographie qui aura été composée de façon légère, avec les éléments présents sur le plateau, série de panneaux identiques qui se combineront de façon inédite pour chaque scène. Les personnages de Viripaev sont des rêveurs éveillés qui se cherchent. J'aime imaginer le décor s'effacer très rapidement et réapparaître parfois légèrement différent, comme dans les rêves où on comprend qu'il y a un décalage mais on ne sait pas exactement à quoi cela tient.

A chaque fin de pièce, les murs tombent, comme le rideau qui se ferme.

Un morceau se joue pour nous...

Suspend le temps...

Clos la pièce...

Notre rêverie se poursuit et nous transporte ailleurs..

Les murs remontent...

Un peu différents..

Les personnages rentrent, un peu différents..

Nous voilà dans un autre espace temps..

Le jeu reprend..

Ivan Viripaev

Né à Irkoutsk en 1974, il commence en Sibérie une carrière d'acteur et fonde, en 1999, la compagnie Espace du jeu, avec les membres de sa promotion de l'école du Théâtre d'Irkoutsk.

En 2000, il met en scène sa première pièce, *Les Rêves*, qui remporte un vif succès au Festival du Théâtre documentaire de Moscou.

En 2001, il s'installe à Moscou et participe à la fondation du Teatr.doc, lieu alternatif inauguré avec sa pièce, *Oxygène*, mise en scène par V. Ryjakov. Primée dans de nombreux festivals russes et étrangers, la pièce est traduite et montée en Pologne, Bulgarie, Allemagne, Angleterre, Autriche, Italie, Grèce...

En 2004, son troisième texte, *Genèse n° 2* est mis en scène à Moscou par Ryjakov.

En 2005, il écrit et réalise son premier long-métrage, *Euphoria*, primé aux Festivals de cinéma de Moscou, Venise, Varsovie, Wiesbaden. En 2006, il crée sa pièce *Juillet*, à Moscou (avec P. Agoureeva, comédienne du Théâtre Fomenko) et fonde, en 2007, «Mouvement Oxygène», sa propre structure de production et de création. À Moscou, il co-signe en 2008 la mise en scène d'*Expliquer*, d'après l'œuvre du poète et philosophe kazakh, Abaï Kunanbaev (1845-1904).

En 2009, il adapte *Oxygène* au cinéma ; présenté au Festival Kinotavr Sochi, le film reçoit trois prix. La même année, il met

en scène la version polonaise de *Juillet* au Teatr Na Woli de Varsovie, et achève parallèlement *Danse « Delhi »*, qu'il crée en polonais au Théâtre national de Varsovie en 2010.

En 2010, il écrit et met en scène au Théâtre Praktika à Moscou, *Comedia*, second volet d'une trilogie inaugurée avec *Juillet*, et dirige une master class à l'Académie de Théâtre de Varsovie.

Début 2011, il achève, sur commande du metteur en scène polonais G. Jarzyna *Dream Works*, dont la version polonaise sera créée au Teatr Rozmaitosci de Varsovie. Sa dernière pièce, *Illusions*, est en cours de production en version allemande.

En France, son spectacle, *Les Rêves*, est présenté au Théâtre de la Cité Internationale en 2002. *Oxygène* et *Genèse n° 2*, mises en scène en Belgique par G. Stoev en 2004 et 2006, rencontrent un vif succès dans l'espace francophone (Festival Passages - Nancy, Théâtre de la Cité Inter, 61^e Festival d'Avignon, Festival TransAmériques – Montréal).

L. Berelowitsch crée *Juillet* en novembre 2009 à la Scène nationale de Cherbourg.

M. Sidoroff réalise *Les Rêves* à la radio (France Culture) et F. Bergoin crée la pièce au Théâtre de la Fabrique à Bastia en janvier 2011.

Son théâtre, traduit en français par Tania Moguilevskaia et Gilles Morel, est publié aux éditions Les Solitaires Intempestifs.

Gaëlle Hermant

Formée à l'école Claude Mathieu (promotion 2010), elle passe du jeu à la mise en scène. Elle met en scène en 2011 *L'Atelier* de Jean Claude Grumberg dans le cadre du Festival Premiers Pas à la Cartoucherie de Vincennes. Elle joue dans *Le monde e(s)t moi*, mise en scène de Laure Rungette de 2012 à 2014. Son parcours de metteuse en scène est ponctué de rencontres et de collaborations artistiques : De 2011 à 2013 elle suit le projet *Atavisme* de Philippe Fenwick, qui tournera de Brest à Vladivostok.

Depuis 2011, elle collabore artistiquement au côté de Jean Bellorini sur : *Le rêve d'un homme ridicule* de Dostoïevski, projet adolescence et territoire de l'Odéon-Théâtre de l'Europe ; *Antigone* de Sophocle et 1793, création collective du Théâtre du Soleil, avec la Troupe Éphémère du Théâtre Gérard Philipe, Centre Dramatique National de Saint-Denis.

En 2015 la rencontre artistique avec Macha Makeïeff l'amène à devenir sa collaboratrice artistique sur *Trissotin ou Les femmes savantes* puis sur *La Fuite !* de Boulgakov et sur *Lewis versus Alice*, dernière création, créée à La Fabrica au Festival IN d'Avignon 2019, dont elle

co-signe l'adaptation. En 2016, elle assiste et dirige Christian Benedetti sur deux pièces de Sarah Kane, *Blasted* et *4.48 Psychose*, au Théâtre Studio à Alfortville.

Avec sa Cie DET KAIZEN, dont elle est la directrice artistique, elle met en scène *Dites-moi qui je rêve*, d'après *Le journal d'un fou* de Gogol en 2014, qu'elle joue au Théâtre de Belleville, au Théâtre Gérard Philipe - CDN de St-Denis dans le cadre d'Une semaine en Compagnie, et à l'Espace Sorano de Vincennes. En 2018 elle poursuit la recherche avec sa Compagnie par de l'écriture de plateau sous formes d'improvisations. De là est né *Le Monde dans un instant*, créé à La Criée, Théâtre National de Marseille et joué au Théâtre Gérard Philipe - CDN de St-Denis et au Théâtre Studio à Alfortville.

Désireuse de creuser les sujets fondateurs de la Cie tels que les difficultés de communication entre les êtres, l'altérité et la solitude qui se jouent dans un monde ultra connecté, en mêlant l'intime à l'Histoire et de poursuivre sa recherche sur la relation spécifique entre musique et texte dramatique, elle crée *Danse « Delhi »* d'Ivan Viripaev..

Le mot kaizen est la fusion des deux mots japonais kai et zen qui signifient respectivement « changement » et « meilleur ».

Dans la traduction française courante le mot japonais kaizen signifie « amélioration continue ». Par extension, on veut signifier « analyser pour rendre meilleur ».

Kaizen est une méthode. C'est en s'unissant et par de petits changements que l'on peut arriver à de grandes transformations.

Cie DET KAIZEN

DET KAIZEN c'est une équipe d'artistes qui s'enrichit de nouvelles rencontres, se métamorphose à chaque spectacle.

A la sortie de l'école Claude Mathieu en 2010, j'ai réuni un noyau d'artistes autour de la nouvelle *Le Journal d'un fou* de Gogol. Première création venant questionner des sujets fondateurs de la compagnie : les difficultés de communication entre les êtres et la frontière si fragile entre l'inclusion et l'exclusion dans notre société. Pratiquant la musique depuis toujours, je cherche à chaque spectacle, la relation spécifique qui unit un texte à la musique. *Dites-moi que je rêve* se déploie comme une adaptation polyphonique du *Journal d'un fou* de Gogol (2014) pour trois comédien.e.s musicien.ne.s.

Dans nos créations, l'onirisme et l'humour occupent une place centrale, dessinant une humanité teintée d'absurde et d'étrangeté. Par cet univers décalé, nous interrogeons des thématiques sociales et existentielles comme la marginalité, la folie, l'altérité et la solitude qui se jouent dans un monde ultra connecté, en mêlant l'intime à l'Histoire.

Pour aller plus loin dans notre recherche au plateau, nous sommes passés par un processus d'écriture collective pour créer notre deuxième spectacle. De là est né *Le Monde dans un instant* (2018), fable dystopique sur le lien ambigu qui unit les humains aux machines, peuplée de robots humanoïdes. Au cœur de ce spectacle, des fragments de vie burlesques et intimes, des êtres plongés dans un quotidien où les nouvelles technologies accentuent ou comblent la solitude. Fruit d'une création sonore en direct, la musique rhapsodique, aux accents virtuels et psychédéliques participait pleinement à la dramaturgie de cette pièce.

C'est aujourd'hui à travers la langue de l'auteur russe Ivan Viripaev, la forme et les thématiques de sa pièce *Danse « Delhi »* que nous poursuivons notre recherche..

Équipe artistique

Christine Brücher

Formée au Conservatoire de Paris dans la classe d'Antoine Vitez, elle rejoint au cinéma l'équipe de Robert Guédiguian : *Dieu vomit les tièdes*, *La Ville est tranquille*, *À la place du cœur*, *L'Armée du crime...* Elle joue également sous la direction de Bertrand Tavernier (*La Princesse de Montpensier*), Michel Deville (*La Maladie de Sachs*), Dominik Moll (*Intimité*), Isabelle Czajka (*D'amour et d'eau fraîche* - prix Jean Carmet du meilleur second rôle).

Au théâtre, elle joue notamment avec Charles Tordjmann : *La Nuit des rois*, *La Vie de Myriam C.* et *Daewoo* ; elle travaille également avec Elisabeth Chailloux (*Les Fruits d'or*), Jacques Osinski (*Georges Dandin*, *L'Usine*, *L'Avare*), Lambert Wilson (*La Fausse suivante*), Tilly (*Minuit chrétien*), Jacques Nichet (*Retour au désert*, *Les Cercueils de zinc*), Christian Benedetti (*La Mouette*, *Les Trois sœurs*) et Daniel San Pedro (*Yerma*). Elle joue dans *La Truite* de Baptiste Amann, mise en scène de Remi Barché.

Elle travaille beaucoup avec Laurent Pelly : *Talking Heads 1&2* d'Alan Bennett, *En caravane* d'Elizabeth von Arnim, *Coccinando* de Luccia Laragione, *Jacques ou la soumission* et *L'Avenir est dans les œufs*, *La Cantatrice chauve* d'Eugène Ionesco, *Mille francs de récompense* de Victor Hugo.

Elle joue aussi pour Agathe Mélinand : *Enfance et Adolescence de Jean Santeuil* de Marcel Proust et le *petit livre d'Anna Magdalena Bach* et jouera prochainement avec la cie DET KAIZEN dans *Danse « Delhi »* d'Ivan Viripaev, mis en scène par Gaëlle Hermant.

Manon Clavel

Née aux Etats Unis, d'un père américain et d'une mère française, elle est arrivée en France à l'âge de 10 ans. Après l'obtention d'une licence en architecture, sa première rencontre avec le cinéma a lieu en 2011 lors du tournage d'un court-métrage, *Le Sully* d'Antoine Pineau. Elle commence à faire du théâtre en 2014, au Conservatoire du X^e de Paris avec Sandra Rebocho, puis en 3^e année au Cours Florent avec Antonia Malinova et Gréteil Delattre. Reçue au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique en 2016, elle travaille entre autres avec Xavier Gallais, Caroline Marcadé, Sandy Ouvrier, Philippe Garrel, Roman Jean-Elie, Jean-Yves Ruf, Julie Bertin.

Depuis 2011 elle tourne dans de nombreux courts métrages, avec l'EICAR, la Fémis, ainsi que des courts métrages auto-produits.

En décembre 2018, elle joue dans le premier film français du cinéaste japonais Kore-Eda Hirokazu, *La Vérité*, 2019. Elle joue au théâtre du Rond Point et à la MPA de Saint Germain, *Ils sont nés là* de Noham Selcer et mise en scène par Pierre Notte. Elle joue aux Bouffes du Nord en 2016 mis en scène par Thierry Harcourt, à l'occasion du Prix Olga Horstig, dont elle est la lauréate féminine, dans *Dom Juan* de Molière mis en scène par Benjamin Voisin, *Still life* d'Emily Mann, mis en scène par Pierre Laville, *After the end* de Dennis Kelly mis en scène par Salomé Ayache, et *Majorana 370* écrit par Elisabeth Bouchaud et Florient Azoulay et mis en scène par Xavier Gallais et jouera avec la cie DET KAIZEN Olga dans *Danse « Delhi »* d'Ivan Viripaev, mis en scène par Gaëlle Hermant.

Jules Garreau

Après une formation à l'école Claude Mathieu à Paris, Jules intègre l'école du Théâtre National de Strasbourg et travaille notamment avec Jean-Yves Ruf, André Markowicz, Pierre Meunier, Jean-Louis Hourdin, Julie Brochen, Françoise Rondeleux et Alain Françon, avec lequel il jouera *Les Estivants* de Maxime Gorki au Théâtre National de la Colline pour le spectacle de sortie de sa promotion en juin 2013.

A sa sortie du TNS, il travaille avec Jean Bellorini sur *La bonne âme du Se-tchouan* de Brecht créé au Théâtre National de Toulouse en octobre 2013 puis repris à l'Odéon aux Ateliers Berthier puis en tournée en France et à Pékin. Il travaille régulièrement avec la compagnie Le Temps est Incertain, implanté dans le Maine et Loire, dirigée par Camille de la Guillonière, en participant à «la tournée des villages». Il participe sous la direction de Cédric Aussir pour Radio France à la création de *Dracula* avec l'orchestre national de Radio France.

Il joue en 2016 avec la compagnie Le Théâtre des Crescite, *Macbeth - Fatum*, mis en scène par Angelo Jossec et participe à la création de *Karamazov* d'après *Les Frères Karamazov* de Dostoïevski, mis en scène par Jean Bellorini au Festival d'Avignon.

En 2018, avec la compagnie DET KAIZEN il crée le spectacle *Le Monde dans Un Instant* mis en scène par Gaëlle Hermant (La Criée Marseille, TGP CDN de Saint-Denis, Théâtre Studio d'Alfortville.) Stages avec les chantiers nomades sous la direction de Julie Deliquet « du réel à la fiction », puis avec Jean-François Sivadier.

En 2020 il jouera Valère dans *Danse « Delhi »* d'Ivan Viripaev, mis en scène par Gaëlle Hermant.

Viviane Héлары

Musicienne et chanteuse, formée à Rennes aux côtés d'Alain Carré, elle étudie le violon une dizaine d'années avec Barbara Coëslie et dans l'Orchestre des Jeunes de Haute Bretagne. Plus tard, elle intègre le groupe Chapo Bas (chanson swing) et prend rapidement goût à la scène.

En 2000, débarquée à Paris du haut de ses 20 ans pour terminer des études en psychologie et musicothérapie, elle continue sa route dans le spectacle vivant. Entre 2004 et 2014, elle grandit avec le groupe féminin Face à la mer (chanson), tourne partout en France, compose et arrange sur les deux albums parus. Parallèlement elle joue avec Micusnule (musique alternative). En 2015, elle rejoint FANCH (chanson rock), artiste accompli de la scène française.

Violoniste et chanteuse, elle explore au fil du temps de nouvelles textures sonores (claviers, thérémine, MAO) qu'elle intègre à son jeu. Le groupe sort un nouvel album en 2019. Comme une évidence, sa route croise celle de la metteuse en scène Gaëlle Hermant : elle crée et interprète la musique du spectacle *Dites-moi que je rêve* d'après *le Journal d'un fou* de Gogol Cie Le fil a Tissé (2013) puis *Le monde dans un instant* Cie DET KAIZEN (2017-2018) et prépare la future création *Danse « Delhi »* d'Ivan Viripaev.

Viviane anime parallèlement des ateliers de musique et de musicothérapie dans diverses structures (hôpital, centre social, crèche, école...). Créatrice de la bande sonore du spectacle *Les vies du corps* (2015) aux côtés de la danseuse chorégraphe Amélie Durand Cie Contraste, elle collabore actuellement au nouveau projet *Corpuscules* (2020).

Marie Kauffmann

Marie Kauffmann intègre le CNSAD en 2008 dans la classe de Nada Strancar. Pendant sa formation, elle travaille notamment avec Jean-Damien Barbin, Yves Beaunesne, Yann-Joël Collin, Julien Oliveri...

Depuis sa sortie en 2011, elle joue sous la direction de Richard Brunel, Joël Dragutin, et en 2013, elle est Roxane dans *Cyrano de Bergerac* mis en scène par Georges Lavaudant.

Au cinéma elle travaille sous la direction de Nicolas Klotz, Sébastien Betbeder, Philippe Triboit, Stephen Cafiero, Mali Arun, Just Philippot, Olivier Broudeur et Anthony Queré. Elle interprète ensuite Olga dans *Danse «Delhi»* mise en scène par Gaëlle Hermant.

Kyra Krasniansky

Née en 1989, de nationalité Franco-Allemande, Kyra Krasniansky découvre le théâtre à l'âge de neuf ans. Après quelques années de danse classique, elle débute dans la Compagnie Pandora dirigée par Brigitte Jaques au lycée Claude Monet à Paris ; de 2007 à 2010, parallèlement à une licence de Lettres Modernes à la Sorbonne, elle se forme au conservatoire du XIV arrondissement de Paris ; elle intègre ensuite l'École Supérieure du Théâtre National de Strasbourg, sous la direction de Julie Brochen. Alain Françon la met en scène dans « Rouge, noir et ignorant » d'Edward Bond, ainsi que dans « Les Estivants » de Maxime Gorki ; elle travaille également dans plusieurs ateliers dirigés par Krystian Lupa, Pierre Meunier et George Lavaudant. En 2012, elle danse dans le spectacle de Virginia Heinen, « Schritte », à l'école du TNS et joue dans « Eugène Onéguine » de Pouchkine mis en scène par Jean-Yves Ruf, spectacle créé au TNS pour une tournée à Paris, Avignon et Moscou. Dans le même temps, elle tourne sous la direction d'Abd al Malik pour son premier film « Qu'Allah bénisse la France », et travaille avec Marie-Christine Navarro sur « Fresh Water » de Virginia Woolf, une « fantaisie pour salon littéraire ». Fin 2016, Vincent Ecrepont la choisit pour le rôle de Zénobie dans « Les Bâtisseurs d'Empire » de Boris Vian, dont la création à Amiens mènera la tournée à Saint-Quentin, Beauvais, Nevers et Avignon, Festival 2017. Elle interprètera l'infirmière dans la pièce *Danse « Delhi »* d'Ivan Viripaev, mis en scène Gaëlle Hermant.

Laurence Roy

Formée au Conservatoire National d'Art dramatique de Paris dans la classe d'Antoine Vitez. Parallèlement au Conservatoire, premières expériences professionnelles et compagnonnage d'une dizaine d'années avec Stuart Seide. Travaille également avec Antoine Vitez, Alain Ollivier, Jacques Lassalle, Jean-Claude Fall, Marcel Maréchal, Elisabeth Chailloux, Adel Hakim, Philippe Adrien, Claudia Stavisky, Louis Martinelli et Frédéric Bélier-Garcia.

Ces dernières années elle travaille avec Emmanuel de Marcy-Mota dans *Marcia Hesse* de Fabrice Melquiot, puis dans *Victor ou les enfants au pouvoir* de Roger Vitrac au théâtre de la ville, avec Jean-Pierre Vincent dans *Les acteurs de bonne foi* de Marivaux, avec Richard Brunel à la comédie de Valence, et au théâtre de la Colline, dans *Les Criminels* de Ferdinand Bruckner. Avec Frédéric Bélier-Garcia dans *Les Caprices de Marianne* de Musset, le *Quat'sous* d'après des textes d'Annie Ernaux mis en scène par Laurence Cordier et *Les reines* de Norman Chaurette mis en scène par Elisabeth Chailloux et *Splendeur* d'Abi Morgan mise en scène Delphine Salkin.

A l'image, elle a travaillé récemment avec Marc Fitoussi pour la série *10%*, François Ozon (*Grâce à Dieu*), Sarah Succo (*les Eblouis*), Alain Resnais pour *Mon oncle d'Amérique*, Jean-Pierre Darroussin pour *le Pressentiment*, Cédric Klapisch pour *Le Péril jeune*, Ilan Duran Cohen pour *Les amants du Flore*, et aussi Catherine Corsini, Philippe Leguay, Mario Camus, Alain Souter, Alexandre Pidoux, Virginie Sauveur, Jean-Marc Brondolo.

Elle interprètera *La femme âgée* dans la pièce *Danse « Delhi »* d'Ivan Viripaev, mis en scène Gaëlle Hermant - cie DET KAIZEN.

Olivia Barron

Olivia Barron s'est formée à l'école du Théâtre National de Strasbourg et à l'Université de la Sorbonne-Nouvelle.

Après l'écriture de deux mémoires, l'un sur l'œuvre de Franz Kafka, l'autre sur Henrik Ibsen, elle choisit de s'orienter vers une approche pratique et intègre l'école du TNS en section dramaturgie (2011-2013). Là-bas, elle travaille avec les metteurs Krystian Lupa, Pierre Meunier, Frank Vercruyssen (tg STAN) et met en scène *La sonate des spectres*, d'August Strindberg. Depuis sa sortie de l'école, elle signe la dramaturgie de plusieurs spectacles dont *Blasted* de Sarah Kane (2015, théâtre de Nanterre- Amandiers) mis en scène par Karim Bel Kacem, *Le Petit Eyolf* d'Ibsen (2015, théâtre de la Ville), mis en scène par Julie Bérès, *La mort de Danton* de Büchner mis en scène par François Orsoni (2017, Théâtre de la Mc 93) ou plus récemment *Après la fin* de Dennis Kelly mis en scène par Maxime Contrepois (2019, Espace des Arts de Chalon-sur-Saône) et *Nos solitudes* mis en scène et écrit par Delphine Hecquet (création à la comédie de Reims en 2020).

En 2018, elle collabore avec Gaëlle Hermant sur la création du *Monde dans un instant*, créé à La Criée de Marseille et au Théâtre Gérard-Philippe, à Saint-Denis et en 2020 sur *Danse « Delhi »* d'Ivan Viripaev.

Elle est aussi engagée par plusieurs lieux, notamment le théâtre de Vidy-Lausanne (2014) et le théâtre National de Tarbes-Pyrénées (2016), pour l'écriture de textes ou des assistanats à la mise en scène. En 2017, elle est sélectionnée par les Ateliers Médicis et le Ministère de la Culture pour l'écriture de sa pièce *Ma vie d'ogre*, dans le cadre du dispositif Création en cours.

Passionnée par le cinéma, l'autobiographie et le théâtre documentaire, elle travaille à partir de matériaux variés et mêle la recherche de terrain à l'écriture dramatique.

En parallèle, elle anime depuis 2014 un blog sur le Monde.fr, consacré aux interactions entre théâtre et société.

Margot Clavières

À la suite de ses études à l'École Supérieure d'Arts Appliqués Duperré, à Paris, Margot Clavières collabore pendant sept ans avec Macha Makeïeff. Elle est assistante à la scénographie, recherche les accessoires et en fabrique certains. Elle a travaillé pour les spectacles *Les Apaches*, *Ali Baba*, *Trissotin* et *La Fuite !* produits par le Théâtre de La Criée, pour les conférences imagées *Odessa* et *Les Âmes Offensées* avec l'ethnologue Philippe Geslin au Musée du Quai Branly, pour les performances *Péché Mignon* à La Fondation Cartier pour l'Art Contemporain et *J'aime les Panoramas* au Mucem, ainsi que pour l'Opéra de Montpellier avec *Chérubin* mis en scène par Juliette Deschamps.

Margot a réalisé les maquettes du décor de *Karamzov* mis en scène par Jean Bellorini pour le Festival d'Avignon 2016. En parallèle, elle a créé les scénographies de *L'Âme Humaine sous le socialisme*, une proposition de Geoffroy Rondeau d'après Oscar Wilde et du *Monde dans un instant*, écriture collective mise en scène par Gaëlle Hermant. Ces deux spectacles ont été joués au théâtre Gérard Philipe de Saint Denis ainsi qu'au théâtre de La Criée et au Théâtre Studio d'Alfortville pour *Le Monde dans un instant*.

Margot a ensuite réalisé, avec Julie Vallée-Léger, la scénographie d'*Obsession(s)*, création du metteur en scène et auteur comorien Soeuf Elbadawi au Théâtre Antoine Vitez d'Ivry-sur-Seine, au Théâtre Studio d'Alfortville et bientôt au Tarmac. En 2019, Margot crée la scénographie d'une adaptation de *Barbe Bleue* avec la Compagnie La Belle Affaire, collabore avec la Compagnie à pour le spectacle *Autour de Babel* et s'occupe de la scénographie de la nouvelle création *Danse « Delhi »* d'Ivan Viripaev, mise en scène par Gaëlle Hermant.

Benoît Laurent

Attiré par la lumière sous toutes ces formes, Benoît Laurent s'intéresse d'abord à l'architecture, lien entre l'espace et la technique. Très vite l'éclairage de spectacles vivants lui apparaît comme un espace de jeu immense. Tour à tour architecte, concepteur pyrotechnique et créateur lumière, il alterne entre ces métiers avec passion. Il a notamment collaboré avec Bernard Legoux, Pierre Lamoureux, Françoise Tartinville, Jean Louis Martin-Barbaz, Hervé Van der Meulen, Thierry Lalo et Gaëlle Hermant.

Léo Rossi-Roth

Pratiquant la guitare puis la basse électrique à travers différentes formations au cours de sa jeunesse, c'est au contact de la scène que Léo Rossi-Roth se dirige petit à petit vers la pratique du son.

Après des études scientifiques, il intègre la formation Son de l'École Nationale Supérieure Louis Lumière. Diplômé en 2014, il travaille d'abord en tant que régisseur son dans différentes salles de concert, avant de se tourner vers le son au théâtre au sein du Théâtre Gérard Philipe – Centre Dramatique National de Saint-Denis. Depuis, il exerce son métier de régisseur son en alternant entre l'accompagnement de créations (*Le monde dans un Instant*, m.e.s. Gaëlle Hermant, 2018 ; *Danse « Delhi »* d'Ivan Viripaev, m.e.s Gaëlle Hermant, 2020), de tournées (*Karamazov*, m.e.s. Jean Bellorini, 2016-2017 ; *Un Instant*, m.e.s. Jean Bellorini, 2018-2019) et l'accueil de spectacles.

Parallèlement au théâtre, Léo Rossi-Roth est aussi impliqué dans d'autres domaines culturels, comme la promotion du court métrage, à travers l'association Silhouette et son festival, pour lequel il occupe divers postes depuis 2012 jusqu'à en prendre la présidence de 2016 à 2018.

Noé Quilichini

Après deux années en CPGE option théâtre, Noé Quilichini croise la route du collectif Jokle pour qui elle signe, sous le nom de Noé Quinox, les costumes et le maquillage de *Bittersweet*, mise en scène par Victor Inisan-Le Gléau, lauréate du dispositif Rideau Rouge en 2015.

Elle intègre ensuite la première promotion de la licence professionnelle de conception de costumes de scène et d'écran à la Sorbonne Nouvelle. Lors de cette année, elle fait la connaissance de l'association le Tap avec laquelle elle collabore sur le spectacle *La Traversée* créé au Théâtre de la Bastille en mai 2017 mis en scène par Jérémy Saltiel et chorégraphié par Lucie-Cerise Bouvet.

Au cours de l'année 2017, Noé Quinox assiste Isabelle Deffin, créatrice costume, sur l'opéra *Pinocchio* mis en scène par Joël Pommerat et créé au Festival d'art lyrique d'Aix, et Claudine Crauland à la réalisation des costumes de *La Fuite !* mis en scène par Macha Makéïeff au Théâtre de La Criée, Marseille.

Pour la saison 2017-2018 elle signe le maquillage et les costumes du *Loup des Steppes* de l'association In Carne mis en scène par Mélina Desprez et collabore avec elle sur *Incroyable*. Noé Quinox travaille également aux côtés de Pauline Assenard à l'occasion de *Palomas vuelan con los elefantes* et avec Gaëlle Hermant sur *Le Monde dans un instant* et *Danse « Delhi »* d'Ivan Viripaev. Elle intègre l'ENSATT à Lyon dans la promotion 2018 / section costumes.

PRESSE & COMMUNICATION

Béatrice Duprat 04 96 17 80 34
b.duprat@theatre-lacriee.com

>> Photos libres de droits disponibles
sur www.theatre-lacriee.com

>> Codes accès **espace pro** :
identifiant : presse
mot de passe : saisonlacriee

RENSEIGNEMENTS RÉSERVATIONS

Aux guichets du mardi au
samedi de 12h à 18h ou par
téléphone au **04 91 54 70 54**

Vente et abonnement
en ligne sur
www.theatre-lacriee.com

CONTACTS RELATIONS AVEC LE PUBLIC

Anne-Laure Correnson 04 96 17 80 30
a.correnson@theatre-lacriee.com

Mathilde Chevalley 04 96 17 80 21
m.chevalley@theatre-lacriee.com

Billetterie groupes

Bianca Altazin 04 96 17 80 20
b.altazin@theatre-lacriee.com

RETROUVEZ-NOUS SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX




**In La
Criée**
THÉÂTRE NATIONAL DE MARSEILLE
DIRECTION Macha Makeïeff
SAISON 21/22